

Le dragon
Tarabistrakoum

Au bout de huit jours, pourtant, Pipo en a pris son parti.

« Allons, se dit-il, puisque je dois rester ici, j'en profiterai du moins pour y apprendre tout ce qui peut m'être utile ! »

Cependant, il n'est pas résigné : il n'attend que l'occasion favorable pour s'enfuir. Chaque soir en se couchant, il pense à ses parents, il souhaite la liberté pour se remettre à leur recherche.

Cela dure tout l'hiver. Le prince Pipo

apprend à se battre, à démonter une arme, à la remonter, à s'en servir. Il apprend également à faire de longues marches, à s'orienter, à supporter le chaud, le froid, la pluie, la faim, la soif. Il apprend aussi à commander, à obéir, à prendre, quand il le faut, ses responsabilités.

Un beau jour de printemps, le colonel rassemble tous les hommes dans la cour et leur dit gaiement :

« Maintenant, les enfants, nous partons tous ensemble pour aller combattre le dragon Tarabistrakoum. Soyez prêts dans une heure. »

Quand les rangs sont rompus, Pipo demande à son voisin :

« Qu'est-ce que c'est que ce dragon ?

— Comment ? dit l'autre, tu ne connais pas le dragon Tarabistrakoum ?

— Non.

— Tu n'as jamais entendu parler du dragon Tarabistrakoum ?

— Non.

— Tu ne lis donc pas les journaux ?

— Non.

— Vous entendez, les gars ? En voilà un qui

ne sait pas ce que c'est que le dragon Tarabistrakoum ! »

Là-dessus tout le monde éclate de rire en se moquant de l'ignorance de Pipo, mais nul ne lui donne la moindre explication.

Une heure plus tard, le clairon sonne. Les soldats redescendent, sac au dos, dans la cour. Chacun monte à cheval, Pipo, bien sûr, monte sur Pipo, et le régiment se met en route. Il traverse une vaste plaine, puis gagne la montagne. À la tombée de la nuit enfin, le colonel ordonne de faire halte au pied d'un énorme massif rocheux, désert, inhospitalier, parsemé d'arbres rabougris qui semblent avoir poussé à regret. Les cavaliers mettent pied à terre, montent les tentes, mangent la soupe et finalement se couchent. Une fois couché, Pipo demande à son voisin de tente :

« Vas-tu me dire enfin ce que c'est que ce sacré dragon ?

— Ce dragon, répond l'autre, c'est notre ennemi à tous. Il habite ce massif et il n'en sort jamais. Il dévore tous ceux qui viennent l'attaquer.

— Pourquoi l'attaque-t-on puisqu'il ne sort jamais ? On ne peut pas le laisser tranquille ?

gon. C'est une longue mélodie sans paroles, et, bien que sans paroles, Pipo la comprend toute, comme s'il était lui-même le dragon qui la chante.

Le dragon chante qu'il est triste, triste parce que méchant. Il voudrait bien cesser de mal faire, mais c'est plus fort que lui : il faut qu'il tue, qu'il crache le feu, qu'il brûle et qu'il dévore tout ce qui vient à lui... Et cependant, la chanson dit qu'on pourrait le sauver. Le jour où un jeune homme osera s'approcher de lui, sans rancune et sans haine, le dragon sera enfin délivré.

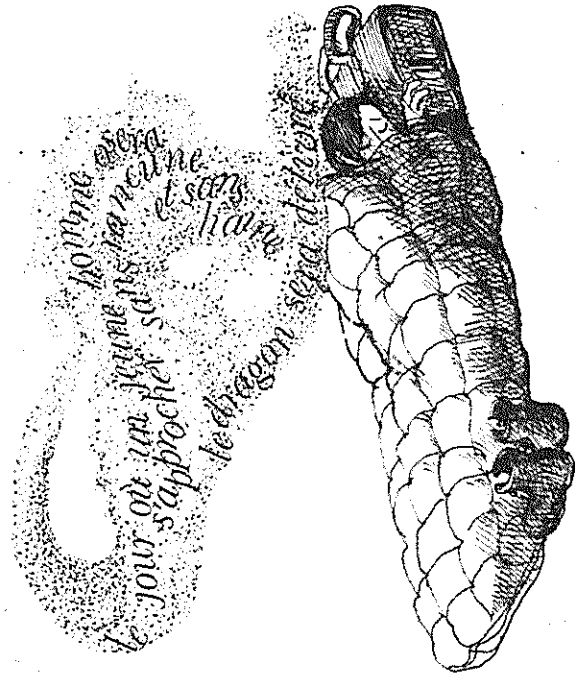
Pipo pleure, dans son rêve, en entendant tout cela. Il pleure et chante dans son cœur :

« Dragon, pauvre dragon, je t'aime et je te plains. Je souhaite aller vers toi, te délivrer du mal. »

Tout en chantant ainsi, voilà qu'il se réveille. Il pleure pour de bon, ses yeux coulent encore. Il sent sur ses cheveux un souffle doux et chaud. C'est Pipo le cheval qui a rompu son attache et qui est venu le rejoindre.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » demande le prince.

Le cheval redresse la tête, comme s'il écoutait.



— Impossible, voyons ! C'est notre ennemi à tous ! »

Pipo ne comprend pas, mais on ne discute pas les ordres. Et comme, pour le moment, l'ordre est de s'endormir, il s'endort aussitôt.

Mais voilà qu'en dormant il entend une chanson merveilleuse, mélancolique et belle à vous donner envie de rester assis là et de pleurer en l'écoutant jusqu'à la fin du monde. Cette chanson, dans le rêve de Pipo, c'est le chant du dra-

Pipo écoute aussi. La chanson du dragon ne s'est pas dissipée. Elle se fait toujours entendre, lointaine et grêle, quasi imperceptible, mais plus belle que jamais.

« Tant pis, j'y vais », pense Pipo.

Il sait que c'est défendu, de quitter le camp sans ordre, mais il espère aussi se faire pardonner. Si, grâce à moi, songe-t-il, le dragon devient inoffensif, je serai le bienfaiteur de la Patrie... Peut-être même me laissera-t-on repartir à la recherche de ma famille...

Il monte donc en selle et s'éloigne sans bruit. Le camp est immobile, les sentinelles dorment, tout semble aider leur fuite. Ils gravissent lentement le massif montagneux qui reluit sous la lune et ils s'engagent dans un col. Pipo le cheval se guide lui-même parmi les éboulis avec autant de calme et de maîtrise de soi qu'un mulet de montagne. À mesure qu'ils vont, la chanson du dragon se rapproche.

Enfin, au bout d'une heure et demie, le cheval s'arrête au haut d'une crête et refuse de marcher plus avant.

C'est le petit matin. Pipo regarde, et voit : devant lui, à ses pieds, s'ouvre une immense dépression, un cirque montagneux, entouré de gradins inégaux, comme un amphithéâtre en ruine. Au fond s'étend une prairie verte, qui entoure un grand lac. Non loin du lac, dans la muraille rocheuse, s'ouvre l'entrée d'une caverne, et devant cette caverne, couché à terre comme un chien, les deux pattes de derrière de côté, le muflon reposant sur les pattes de devant,

Pipo aperçoit le dragon. Et le dragon chante, à bouche fermée, le chant de sa mélancolie.

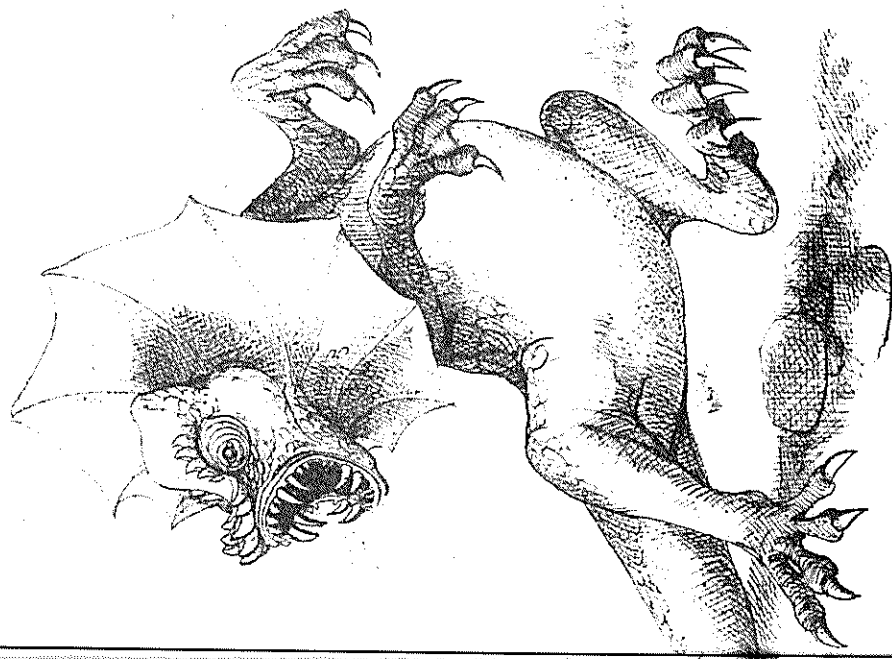
Tout ému de pitié, Pipo descend de cheval, puis il tourne le dos, se met à quatre pattes et se laisse tomber, de gradin en gradin, en direction du lac. C'est long et périlleux, mais à force d'attention, d'audace et de patience, il y arrive quand même. Une fois en bas, il se retourne, fait face à la caverne et appelle doucement :

« Tarabistrakoum ! Tarabistrakoum ! »

Le dragon cesse de chanter, il redresse la tête.

Pipo marche vers lui, les mains nues, grandes ouvertes, en lui parlant toujours.

« N'aie pas peur, Tarabistrakoum, n'aie pas peur, gentil dragon ! J'ai entendu ton chant, je comprends ta tristesse, je viens te délivrer... »



Le dragon se relève dans un froissement d'écaillés et pousse un grondement sourd. Deux petites flammes orangées lui sortent des narines. Ses pattes griffues labourent le sol, son dos gris se balance, sa queue musclée se tord, massive et lourde.

« Je t'aime, Tarabistrakoum, je n'ai pas peur de toi, je suis venu pour t'aider. Que faut-il faire ?... »

Mais Pipo n'a pas le temps d'en dire plus. Le dragon s'est dressé sur ses pattes de derrière en découvrant son ventre jaune, il se met à rugir en vomissant un panache de flammes rouges, puis se lance en avant et charge au grand galop.

Pipo a juste le temps de se jeter à terre et de rouler de côté. Le monstre passe au ras de lui, comme une locomotive, puis il décrit un arc de cercle et revient en soufflant, avec une agilité incroyable pour une bête de ce poids.

Pipo comprend alors qu'il lui faut se défendre, et lutter pour sa vie. C'est peut-être bien vrai que le dragon est triste et qu'au fond de lui-même il souffre de sa méchanceté – mais ce qui est encore plus vrai, c'est qu'en ce moment-ci, il ne pense qu'à tuer. Adieu la mélo-

dieuse tristesse, les regrets, les soupirs ! Le prince n'a plus devant lui qu'une bête de proie, féroce, impitoyable.

Heureusement pour Pipo, s'il est venu les mains vides, il n'a pas oublié de prendre son ceinturon avec son revolver. Il le tire de l'étui, se relève à moitié, et fait feu dans la gueule grande ouverte du monstre qui approche. Après quoi il essaie, une dernière fois, de l'éviter – mais en vain. Une immense fleur de feu l'enveloppe, rugit à ses oreilles... Pipo se cache la tête dans l'herbe, il s'accroche à la terre, il a tout juste le temps de se crier à lui-même :

« Je veux vivre ! Je veux vivre ! »

Et il perd connaissance.

Il fait déjà grand jour quand il rouvre les yeux.



Il gît de tout son long, très fatigué, très lourd, le menton reposant sur le sol. Péniblement, au prix d'un gros effort, il relève la tête... Un jeune homme est debout devant lui, un jeune homme inconnu qui le regarde tendrement et lui dit ces paroles :

« Merci à toi, courageux étranger. Grâce à toi, je suis libre, et toi, tu as pris ma place. Telle est la loi, je n'y peux rien : quiconque tue le dragon devient lui-même le dragon, jusqu'à ce qu'un autre vienne, le tue et le délivre. C'est à toi maintenant de chanter ta tristesse et d'appeler ton sauveur. Adieu, merci encore, courage et patience ! Je souhaite que tu n'aies pas à attendre longtemps... »

Sur ces mots, le jeune homme salue, s'éloigne et disparaît. Pipo, mal réveillé encore, n'a rien compris à ce discours. Il ouvre la bouche, il veut crier :

« Hé là ! Revenez ! Expliquez-vous ! »

Mais au lieu de ces mots, c'est un rugissement qu'il pousse, pendant qu'une gerbe de flammes jaillit de son gosier. Alors il veut se lever, mais il ne tient pas debout, il retombe à quatre pattes. Il regarde ses mains, mais il n'a plus de mains,

ce sont deux grosses pattes grises, écailleuses, palmées, aux trois doigts colossaux armés de griffes en cimeterres... Pipo comprend alors les paroles du jeune homme : il est devenu dragon.

Péniblement, il se soulève et va boire au petit lac. Il mourait de soif et l'eau glacée lui paraît délicieuse. À mesure qu'il boit, ses forces lui reviennent, il se sent devenir agile, méchant, rusé, avec une sourde envie d'écraser des corps d'hommes et de boire leur sang. Cette agressivité l'effraie :

« Est-il possible, songe-t-il, que je devienne si mauvais ? »

Puis le sommeil le prend. Il se dirige vers l'entrée de sa caverne, se couche sur le flanc à l'ombre des rochers, bâille pesamment, ronronne et puis enfin s'endort en espérant qu'à son réveil tout cela aura changé.

Pipo le dragon

Il s'éveille en sursaut, dresse la tête au bout de son long cou. Il vient d'entendre un bruit bizarre, un bruit léger, sournois, nombreux, lointain et menaçant : celui d'une multitude en marche, qui progresse en silence. En même temps, le vent lui apporte une bouffée d'odeurs : ça sent le cheval et ça sent l'homme. Ça sent aussi le cuir et le drap militaire. Alors Pipo comprend : son régiment attaque, ses anciens camarades arrivent pour le tuer.

Cette idée ne l'effraie pas, au contraire. Il en éprouve un petit frisson de joie méchante :

« Les malheureux ! pense-t-il. Ils ne savent pas ce qu'ils font, ni à qui ils s'attaquent ! Mais ils vont le savoir ! »

Pipo le dragon se met en marche. Tout en marchant, il s'aperçoit d'une chose : si lui-même, Pipo, ne connaît pas les lieux, son corps, qui est le dragon, les connaît parfaitement. Il suffit de le laisser faire, et de se fier à sa mémoire, à son adresse, à sa longue habitude du combat. Sans faire de bruit, il trotte jusqu'à l'entrée d'un col et se tapit derrière un éboulis de rochers.

Une fois là, il attend, il écoute, il renifle. Le bruit, petit à petit, se rapproche, se précise : fou-lée des hommes, clapotement des chevaux, grincements de roues, respirations sonores. En même temps l'odeur se multiplie : odeur de sueur, de cire, de fer, de crottin frais, de poil, de graisse... Pipo perçoit tout cela, il le hume, il le goûte. Il suit, par la pensée, chaque mouvement de la colonne, il sait, de science sûre, où elle commence, où elle finit, ceux qui traînent, ceux qui tournent, les chemins qu'elle emprunte...

Il ne se trompe pas : le régiment fait le tour

du cirque montagnoux, puis s'engage dans un col à l'autre bout duquel Pipo est à l'affût. Pipo le dragon salive, piétine d'impatience ; il tremble de désir, de jouissance et de haine.

« Ils me croient endormi, songe-t-il avec délectation, ils viennent par ici, ils vont sortir par là, et dès qu'ils sortiront... »

Plus que dix mètres, plus que cinq... La tête de la colonne débouche, amorce une descente. Pipo la laisse passer en se léchant les lèvres. Quand il voit toute l'armée prise au piège, il bondit de sa cachette, monte au plus haut du col, et une fois là, à quelques mètres à peine de l'arrière-garde, il se dresse sur ses pattes de derrière en éclatant de rire.

Ce rire, dans sa gorge, devient un mugissement profond, mêlé de feu et d'écume. Hommes et bêtes, le régiment n'a fait qu'un bond. Les chevaux ruent, se cabrent, s'emballent, se dispersent. Les hommes désarçonnés, bousculés, renversés, gagnent les bords de la route, se cachent derrière les pierres, dans les creux de rochers, les armes à la main. Seuls quelques-uns restent sur place, piétinés à mort.

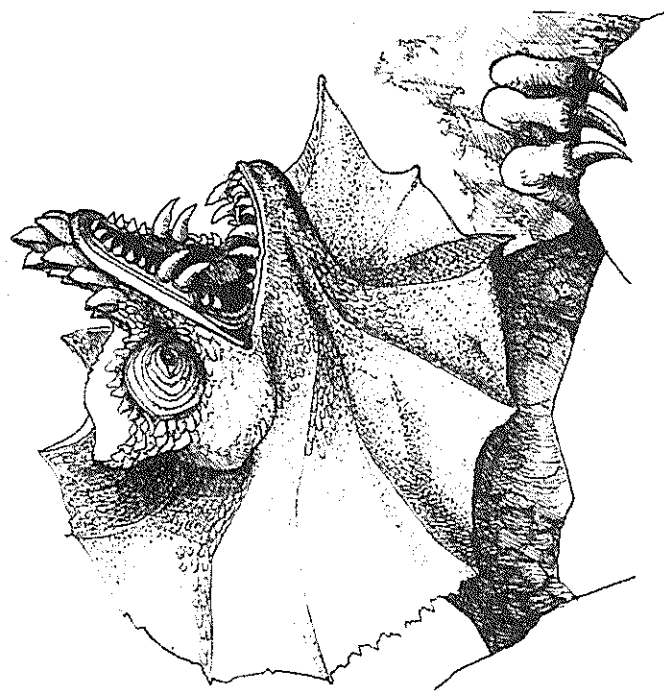
Pipo n'attaque pas tout de suite. Par une

Alors, ça devient terrible. Pipo vient, Pipo va, se retourne, mord, déchire, écrabouille, fouette de la queue, se roule à terre. Et les hommes tirent, fuient, tombent, rampent, courent, volent, saignent, s'écrasent, flambent, hurlent, meurent. Cela dure un quart d'heure, pas plus. Au bout de dix minutes, déjà, les armes se sont tues. Quelques fuyards s'échappent par le col, mais le gros de l'armée reste sur le terrain. Pipo le dragon va de l'un à l'autre, brûle ici, mordille là, achève les blessés, croque une tête, arrache un membre, lèche les flagues de sang rouge et les débris de cervelles...

Cette nuit-là, Pipo mange les morts. Le lendemain, il mange quelques blessés qui restent. Ensuite, les jours suivants, il attrape et dévore, un par un, tous les chevaux dispersés dans le cirque. Il devient gros et gras, et chaque jour plus cruel. Un beau matin il aperçoit de loin, sur la crête montagneuse, la silhouette bien connue de Pipo le cheval. Telle est devenue sa sauvagerie qu'il doit se retenir pour ne pas l'attaquer.

Enfin, au bout d'une semaine, la viande vient à manquer. Pipo le dragon, pour se nourrir, doit

197



sorte de raffinement, il attend que les premières balles viennent s'écraser sur sa poitrine, ses épaules, son museau. Au bout de cinq minutes de fusillade nourrie, quand sa colère est mûre à point, il se balance latéralement deux ou trois fois, prend son élan, rugit, lance par les narines un double jet de flammes, et se rue en avant.

196

se résoudre à manger de l'herbe. Cela ne lui suffit pas : il rêve de sang, de meurtre. Fort heureusement, quinze jours plus tard, un nouveau régime l'attaque, ce qui lui donne la pitance pour une semaine encore.

Tout le printemps se passe ainsi. Pipo vit seul, entièrement seul, dans la prairie close de montagnes, auprès du petit lac. Toutes les fois qu'il le peut, il déchire, il massacre, il dévore ceux qui viennent à lui, hommes et animaux. Pourtant, le soir, au clair de lune, il arrive parfois que la tristesse le prenne, que sa férocité s'apaise. Il se tapit alors à l'entrée de la caverne et se met à gémir :

« Pourquoi suis-je devenu si méchant ? Comment cela s'est-il fait ? Combien de temps cela va-t-il durer ? À qui, à quoi cela sert-il ? Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne vite, celui qui me tuera, qui me délivrera, même si c'est malgré moi ! Qu'il n'ait pas peur, sur tout, qu'il frappe hardiment ! Et si même je devais en mourir pour de bon, est-ce que cela ne vaudrait pas mieux ? »

Ainsi pleure Pipo, la nuit, quand la lune brille sur les montagnes endormies. Et cette lamenta-

tion, dans sa gorge de monstre, devient une sorte de chant, une tendre mélodie, d'une étrange, d'une prenante beauté. Pipo chante à son tour la tristesse du dragon.

La délivrance

Voici maintenant le bel été. Ce matin-là, au point du jour, Pipo dort, près du lac, à l'entrée de la caverne. Il a le nez posé sur ses pattes de devant et, chaque fois qu'il expire, une courte flamme rouge lui sort des naseaux, suivie d'un fil de fumée noire.

Pipo dort, Pipo rêve. Il rêve qu'il n'est plus dragon, ni prince davantage. Il rêve qu'il est oiseau, et qu'il vole au-dessus d'une contrée bizarre. Dans ce pays, les pierres poussent

comme des plantes, elles deviennent rochers, puis montagnes. Ensuite, elles donnent naissance à de petits cailloux qui grandissent à leur tour pendant que les vieux monts s'effritent peu à peu, s'affaissent et meurent.

Un peu plus loin, Pipo aperçoit une forêt. Les arbres de cette forêt peuvent bouger comme des bêtes. Ils se tordent, se balancent, sautent d'une place à l'autre, se battent parfois même entre eux.

Un peu plus loin encore il y a un château, un château qui est fait de pierres mortes. Pourtant, elles aussi, elles ont l'air de remuer. Pipo s'approche à tire-d'aile et, lorsqu'il est tout près, il comprend son erreur : ce n'est pas le château qui bouge, c'est l'air autour de lui : des hommes d'armes l'entourent, enfoncent les portes, cassent les carreaux. Des fenêtres crevées sortent de longues flammes. Le château est en feu.

Pipo s'approche encore. Quelque chose lui dit qu'il doit entrer ici. À l'intérieur de cette fournaise, il y a quelqu'un qui espère en lui, quelqu'un qui a besoin de lui. Malgré sa peur, il fonce dans une fenêtre ouverte. Le voici dans un

grand escalier où les flammes rugissent, où la fumée s'élève comme dans une cheminée. Pipo se laisse porter par la colonne d'air chaud jusqu'au second étage. Là, il s'engage dans un couloir. Une jeune fille court, tout affolée, à sa rencontre. Elle tousse, elle étouffe, ses yeux pleurent. Elle va deçà, delà, elle cherche une issue, elle sanglote, elle supplie :

« Prince Pipo, délivre-moi ! Prince Pipo, délivre-moi ! »

Pipo la reconnaît à ses longs cheveux blonds : c'est la princesse Popi, sa fiancée de rêve. Il se met à crier :

« C'est moi ! Je suis ici ! Je viens te délivrer ! »

Elle se tourne vers lui, le suit à l'aveuglette. Il la précède en voletant, par les couloirs déserts, sans cesser de crier :

« Je viens te délivrer ! Je viens te délivrer !... »

À ce moment précis, Pipo le dragon se réveille : une voix douce et timide répète les paroles qu'il disait dans son rêve :

« Je viens te délivrer ! Je viens te délivrer ! »
Pipo relève la tête. Il fait déjà grand jour. À

quelques pas de lui s'avance un jeune soldat, tout seul, les mains nues, sans défense :

« N'aie pas peur, Tarabistrakoum ! N'aie pas peur, gentil dragon ! Je viens te délivrer... »

Devant cette proie qui vient s'offrir d'elle-même, Pipo le dragon redevient bête féroce. Il a tout oublié : ses remords, sa tristesse, son envie de mourir. Il a même oublié la princesse Popi. Il ne pense plus qu'à tuer cette chose vivante. Il se relève, tout excité, grondant, se dandine et piétine afin de se dégourdir, puis il se précipite sur le jeune imprudent. Celui-ci crie, recule, et roule de côté.

Emporté par son élan, Pipo le dépasse de plusieurs mètres. Il freine alors, fait volte-face, revient, regarde, renifle... mais le jeune homme a disparu.

Déçu, frustré, furieux, Pipo se met en chasse. Il flaire ici et là, il court de long en large en pesant à part soi :

« Le petit imbécile ! Non seulement incapable de me tuer, mais pas même fichu de se laisser manger ! Que je l'attrape seulement ! Je ne me contenterai pas de l'avaler tout cru ! Je le brûlerai, je l'écraserai, je le déchirerai ! »

Il en est là de ses réflexions quand il entend rouler une pierre. Il se retourne, se dresse... Le jeune homme est bien là, qui essaie de grimper le long d'une paroi rocheuse. Pipo ouvre la gueule, le prend délicatement par le fond de sa culotte, l'arrache d'un petit coup sec au rocher qu'il étreint, le pose devant lui, le maintient d'une griffe et se met à souffler dessus, à petites flammes bleues...

Le jeune homme crie, se tord, tire son revolver... Dès que Pipo voit l'arme, il ouvre une large gueule pour souffler le grand feu sur l'ennemi... mais le coup part aussitôt. Il sent au fond de sa gorge une douleur affreuse et il s'écroule de côté, sur l'herbe sourde et fraîche.

Quand il reprend conscience, il est redevenu homme. Le dragon gît à terre, devant lui, comme mort. Le prince Pipo se relève, il regarde ses mains, il regarde son corps, il fait jouer ses muscles avec une joie profonde. Il n'a plus désormais que des sentiments d'homme. Il est redevenu sensible à la pitié.

Le dragon, cependant, s'éveille doucement. Les deux yeux monstrueux s'entrouvrent, papillotent, clignent. Les deux pupilles de chat

« Merci à toi, courageux étranger. Grâce à toi je suis libre, et toi, tu as pris ma place. Telle est la loi, je n'y peux rien : quiconque tue le dragon devient lui-même le dragon jusqu'à ce qu'un autre vienne, le tue et le délivre. C'est à toi maintenant de chanter ta tristesse et d'appeler ton sauveur. Adieu, merci encore, courage et patience ! Je souhaite que tu n'aies pas à attendre longtemps... »

Puis il salue encore, tourne le dos, s'éloigne. Pipo le cheval l'attend, à quelques pas de là. Le prince monte en selle, prend le sentier, arrive au haut du col. Une fois là, il se retourne, jette un dernier regard dans le cirque montagneux... Le dragon jaune et gris s'est traîné jusqu'au lac et il boit à longs traits, le menton dans l'eau bleue.



jetent sur le jeune prince un regard trouble, voilé, sans âme. Pipo alors salue respectueusement la bête et, le cœur plein d'amour, lui répète ces paroles, qu'il n'a pas oubliées :

La Grande Bibliothèque

Redescendu de la montagne, Pipo voyage toute la journée afin de s'éloigner le plus possible de la République Populaire de Tyrannie. Il se reproche d'avoir perdu tout ce temps, et se promet bien de ne plus se laisser séduire. Tout en faisant trotter son cheval, il murmure pour lui-même :

« Je rattraperai le temps perdu. Avant ce soir, j'aurai trouvé ce que je cherche. Je rattraperai le

temps perdu. Avant ce soir j'aurai trouvé ce que je cherche... »

Va, prince Pipo, va, mon petit bonhomme ! Tu as passé de longues, de terribles épreuves. Il t'a fallu ruser, dissimuler, haïr. Tu as même versé le sang, et cependant tu es resté pur. Aie confiance, maintenant, car les plus beaux trésors du monde appartiennent à ceux qui, comme toi, n'ont jamais consenti à se mentir à eux-mêmes !

Un peu après midi, le prince Pipo s'arrête à la lisière d'une forêt. Comme il se demande s'il doit la traverser, voilà que ses yeux tombent sur un vieil écriteau, planté de biais, rongé aux vers, branlant, décoloré. Il s'approche, il regarde : une flèche indique la direction d'un petit sentier. Au-dessous, difficilement, il peut lire ces mots :

PAYS OÙ NUL NE VA JAMAIS

Pipo tressaille de joie, son cœur se met à battre. Il lance son cheval en pleine forêt.

Au commencement, le chemin est difficile : des branches l'obstruent, barrent le passage, il faut descendre, baisser la tête, contourner des fourrés... et puis voilà que, peu à peu, la piste

s'élargit, devient spacieuse et vaste. C'est une longue allée, bordée d'arbres géants dont les branches se rejoignent par en haut. On se croirait dans une cathédrale verte, inondée de soleil, avec des voûtes en ogive et de hautes colonnes noires. Au bout de l'allée, une girouette semble sortir de terre, loin, très loin. Pipo prend le galop. La terre sonne comme un tambour. À mesure qu'il avance, la girouette s'élève, suivie d'un toit d'ardoise, puis d'une fenêtre, puis d'une autre. Enfin, le prince arrive au dernier kilomètre, il sort de la forêt, et débouche brusquement sur une large campagne avec une rivière et, derrière cette rivière, un immense château.

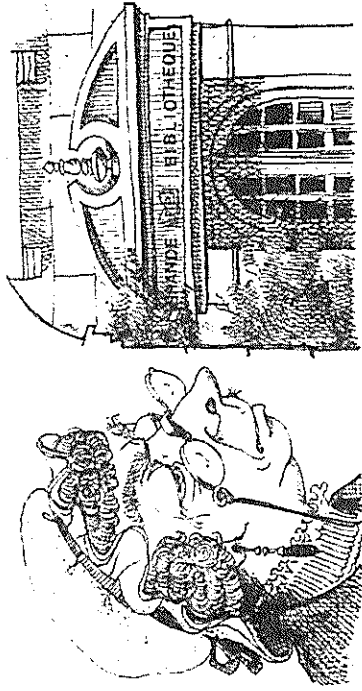
Pipo passe la rivière sur un petit pont de bois. La grande porte est ouverte et donne sur une cour. Le jeune prince appelle très fort :

« Holà ! Il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse. Il recommence une fois, puis une fois encore... Personne ! Il hausse les épaules et passe sous le porche. Il est à peine entré qu'une voix se fait entendre :

« Eh bien, où allez-vous ? »

C'est une vieille femme qui vient de surgir à



quelques pas, sans qu'on puisse deviner d'où elle sort, ni comment elle est venue.

« Excusez-moi, dit le prince Pipo, je cherche la Grande Bibliothèque.

— C'est ici, dit la vieille.

— Je voudrais consulter le Livre de ma vie.

— C'est ici. »

Pipo est bien content. Il attend que la vieille lui dise ce qu'il doit faire. Mais la vieille ne bouge pas, la vieille ne dit rien.

« Excusez-moi, reprend Pipo. Pouvez-vous me dire où je dois aller ?

— C'est ici », dit encore la vieille.

Et elle n'ajoute rien.

Pipo hausse les épaules et se remet en marche. Il n'a pas fait trois pas que la femme le rappelle :

« Eh bien, où allez-vous ?

— Je vous l'ai dit, madame, je vais à la Bibliothèque !

— Et votre cheval ? Vous voulez donc lui apprendre à lire ? Les chevaux ne sont pas admis dans les bibliothèques ! Attachez-le ici ! »

Elle montre à Pipo une paire de gros anneaux qui sont scellés dans le mur. Pipo attache son cheval, puis il salue la vieille et repart en direction de la cour. Mais, cette fois encore, la mégère l'arrête :

« Eh bien, où allez-vous encore ? »

Cette fois, Pipo rougit de colère. Il répond suavement, avec la plus exquise politesse :

« Excusez-moi, madame, je pensais que vous le saviez : je vais à la Bibliothèque...

— Avec cet uniforme ? Vous ne savez pas que les uniformes sont interdits ? Ôtez votre tunique ! »

Pipo enlève son uniforme de roi. La vieille s'en saisit et fouille toutes les poches. Elle en tire un crayon, un carnet, un portefeuille vide et un porte-monnaie contenant quelques pièces ayant

cours sur le territoire de la République Populaire de Tyrannie. Elle demande avec aigreur :

- « C'est à vous, tout ça ?
- Oui.
- Vous tenez à le garder ?
- Non, pas du tout.
- C'est heureux, dit la vieille, car de toute façon je ne vous l'aurais pas rendu. Allez, maintenant. »

Sur ce elle disparaît, sans qu'on puisse dire seulement par où elle est passée.

Pipo traverse la cour. En face de lui, cinq ou six marches donnent accès à une porte vitrée. Au-dessus de cette porte, l'inscription suivante est gravée en pleine pierre :

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Pipo entre et se trouve dans un grand vestibule, avec un magnifique escalier qui semble s'élançer à l'assaut du plafond. Il monte jusqu'au premier étage, passe une porte en chêne sculpté qui donne accès à plusieurs salles en enfilade. Chaque salle, bien éclairée par de grandes baies vitrées, est garnie de rayons, ces rayons sont

pleins de livres et montent jusqu'au plafond ! Quelques échelles permettent de parvenir jusqu'aux rangs supérieurs. Le tout est astiqué, ciré, brillant, d'une propreté méticuleuse.

« Je plains celui ou celle qui fait le ménage ici ! » pense Pipo avec admiration.

Il cherche des yeux quelqu'un, un employé quelconque, mais il ne trouve personne. Il se résout alors à chercher par lui-même. En regardant le dos des livres, il s'aperçoit que chacun porte un nom, et qu'ils sont tous classés par ordre alphabétique. Il se trouve en ce moment dans la salle des A.

« Eh bien, c'est simple, se dit-il, je vais chercher la salle des P et le livre Pipo... »

Et il se met en route. Au bout d'un petit quart d'heure, il trouve la salle des P, puis le rayon des P1, puis le casier des P1P. Il aperçoit enfin le livre de sa vie, allonge la main pour le saisir, mais à ce moment-là une voix douce l'interpelle :

« Vous désirez, monsieur ? »

Pipo se retourne. Derrière lui, un gros rat blanc, en uniforme vert avec une casquette verte, lui sourit avec déférence, en le regardant de ses yeux rouges.

« Je cherche le livre de ma vie, répond Pipó.
— Rien de plus facile, je vous le donne.
Déshabiliez-vous.

— Pardon ?

— Déshabiliez-vous, répète le rat avec douceur. Nul ne peut lire sa vie s'il n'est entièrement nu. C'est le règlement. »

Pipó se déshabille, ensuite il prend le livre que le rat lui tend, et il se met à lire. Il lit toute sa vie, depuis le commencement, avec tous ses détails, jusqu'à l'instant présent. Quand il arrive à la phrase même que vous êtes en train de lire, il s'aperçoit que le texte s'arrête, et que le reste du volume se compose de pages blanches.

Afreusement déçu, il s'adresse au rat blanc :

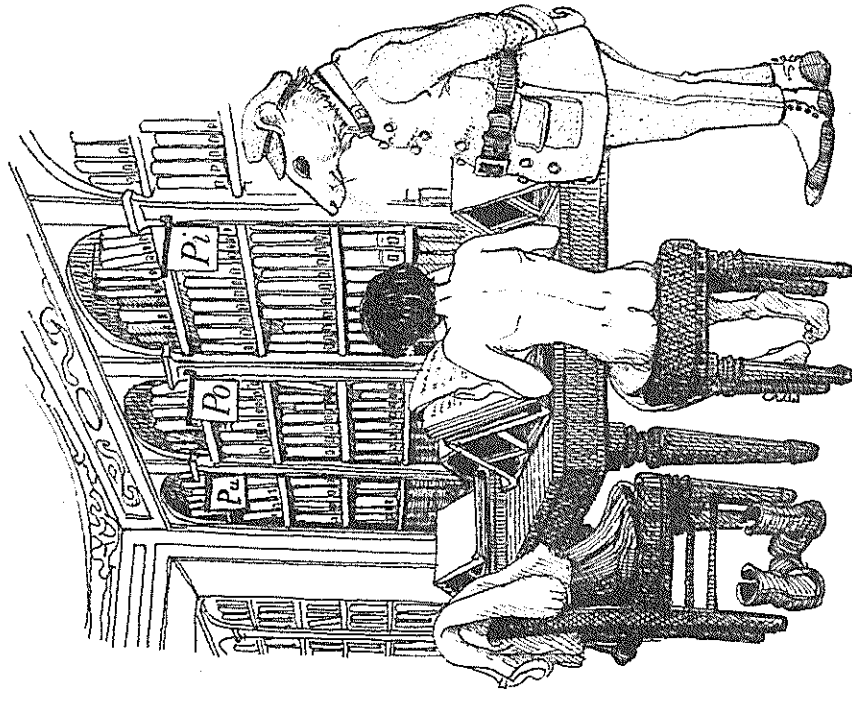
« C'est fini ?

— À trois lignes près », dit le rat flegmatique. Pipó regarde encore. Quelques lignes imprimées viennent de s'ajouter au texte — celles-là mêmes que vous venez de lire.

« Ah ! Je comprends ! dit-il. Le livre s'écrit tout seul à mesure que je vis.

— Tout juste, dit le rat.

— De sorte que je suis venu pour rien, ajoute Pipó d'un ton amer.



— Ça, ce n'est pas si sûr, dit le rat en souriant finement. Tu as au moins appris trois choses.

— Lesquelles ?

— Ce qui est est, ce qui a été n'est plus, et ce

qui sera n'est pas encore. Cela n'a l'air de rien, mais c'est toute la sagesse. Tous les livres du monde ne t'apprendront rien de plus.»

Et en disant ces mots le rat blanc disparaît.

26

La cavalière blonde

Vingt minutes plus tard, Pipo retraverse la cour et il sort du château, cette fois sans rencontrer personne. Son cheval est toujours attaché sous la voûte, mais il n'y est plus seul. Un autre cheval, gris pommelé, est attaché à côté de lui. Les deux bêtes se frottent l'une à l'autre, se caressent du museau comme si elles s'embrassaient.

« Tiens ! Quelqu'un d'autre est venu ? »
pense Pipo

Il détache son cheval, mais ce dernier refuse

219

obstinément de quitter le cheval étranger. Pipo tire, crie, se fâche, rien n'y fait. De guerre lasse, il s'assoit sur une borne. Il attend, pour partir, que le maître du cheval inconnu vienne à son tour et détache sa propre monture.

Au bout d'un grand quart d'heure, la porte de la bibliothèque s'ouvre et il en sort... une jeune fille ; une jeune fille en bottes et culotte de peau, mais bien reconnaissable à sa chevelure blonde. Elle est si belle, que Pipo en a le souffle coupé. Il se relève, salue, et aide la jeune fille à détacher son cheval gris.

« Merci, monsieur, dit-elle. C'est très aimable à vous d'avoir gardé ma jument. »

Pipo rougit, puis il répond en bafouillant :

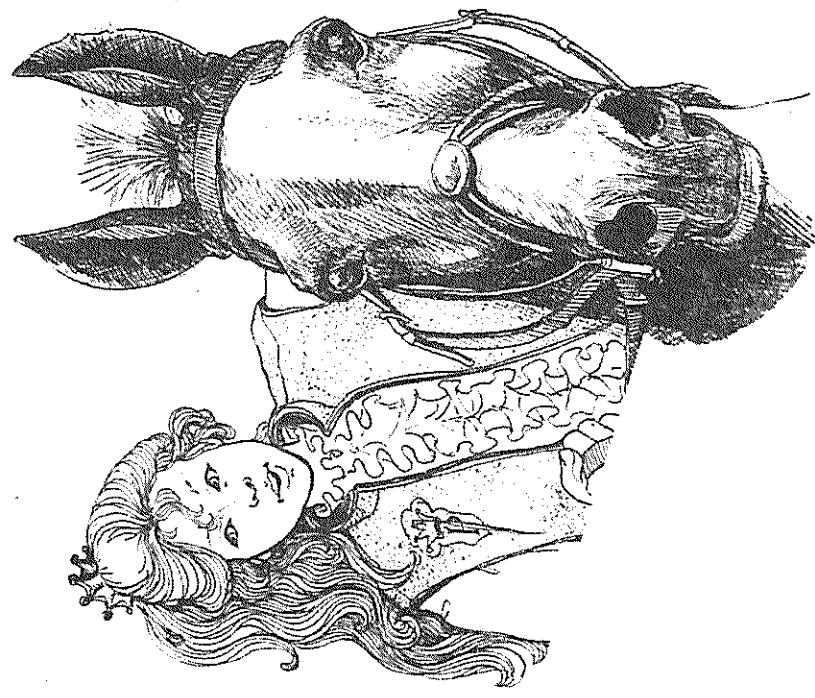
« En vérité... je n'y suis pas pour grand-chose... Je voulais partir, mais mon cheval n'a pas voulu... »

Tout en parlant, il aide la jeune fille à se mettre en selle. Une fois bien d'aplomb, elle répond gentiment :

« Peu importe, monsieur. Merci encore et au revoir. »

Là-dessus, elle s'éloigne.

Le prince Pipo monte à son tour sur Pipo le



cheval, et veut se diriger en sens contraire. Mais Pipo le cheval ne l'entend point ainsi. Sans égard, ni aux ordres ni aux coups de talon, il va rejoindre la jument grise.

La cavalière blonde, en l'entendant venir, se retourne à demi :

« Eh bien, monsieur ? dit-elle.

— Excusez-moi, dit Pipo, tout honteux. Je ne sais pas ce qu'a mon cheval, aujourd'hui, mais il n'y a pas moyen de le faire obéir... D'habitude, pourtant, il est plus docile que ça... »

La demoiselle répond, sur un ton d'impatience :

« Enfin, monsieur, il faut qu'on en finisse ! Vous êtes un galant homme, du moins je l'espère, et je suppose que nous sommes bien d'accord : nous n'avons rien à faire ensemble. Est-ce vrai ?

— C'est vrai », murmure Pipo.

Mais il n'est pas sincère : au fond de lui-même, il ne demanderait pas mieux que de ne jamais quitter la belle demoiselle.

« En ce cas, dit celle-ci, attachez votre cheval à un arbre. Ensuite, je partirai.

— C'est une idée », répond Pipo sans enthousiasme.

Il attache son cheval au tronc d'un jeune pia-

tane. Sitôt qu'il a fini, la cavalière blonde lui dit, d'un air pincé :

« Merci, monsieur. Au revoir, monsieur. »

Puis elle s'éloigne, au pas, dans la forêt qui brille.

Pipo la suit des yeux. Il est un peu déçu. Il espérait que le cheval gris refuserait de s'éloigner. Presque involontairement, il murmure, pour lui-même :

« Qu'elle ne parte pas ! »

À peine a-t-il dit cela que Pipo le cheval dilate les naseaux, découvre ses dents jaunes et se met à hennir. La jument grise s'arrête, fait demi-tour. La cavalière blonde se fâche, elle crie de toutes ses forces, agite les rênes, bat des talons, tire la crinière... mais la bête ne s'émeut pas. Elle trotte, sans se presser, jusqu'à Pipo le cheval.

La demoiselle est furieuse. Elle pleure de rage. En la voyant, le prince Pipo a toutes les peines du monde à s'empêcher de rire.

« C'est votre faute ! crie-t-elle. C'est vous que je devrais battre ! Vous l'avez fait exprès !

— Moi ? Oh ! non », dit Pipo.

Mais là, il est vraiment de mauvaise foi.

« Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

poursuit la demoiselle en larmes. Je ne peux même plus aller où je veux...

— Écoutez, dit Pipo. Il y a peut-être moyen de s'arranger entre nous. Puisque tout est ma faute, ou plutôt celle de mon cheval, voici ce que je vous propose : ne changez rien à vos projets, ni à votre itinéraire, et ne faites pas attention à moi. Je vous suivrai, puisque je ne peux pas faire autrement, mais je vous suivrai comme un domestique, et je ne chercherai pas à vous imposer ma compagnie. Cela vous va-t-il ? »

La jeune fille renifle, elle s'essuie les yeux :

« C'est très gentil à vous, dit-elle, mais je ne peux pas accepter. De quoi aurons-nous l'air ? Que penseront les gens qui nous verront passer ? »

— Ils penseront, dit Pipo, que vous avez un garde du corps. »

La jeune fille sourit un peu :

« Mais vous, de votre côté, vous avez sûrement autre chose à faire... Vous allez perdre votre temps... »

— Pour cela, dit Pipo, n'avez pas d'inquiétude ! Je ne sais pas où je vais, et ce que je cherche, j'ignore totalement où je le trouverai !

— Comme c'est curieux ! dit la demoiselle. Figurez-vous que c'est exactement mon cas. Je ne sais pas où je dois aller pour trouver ce que je cherche !

— Eh bien, à la bonne heure ! dit Pipo, enchanté. Si nous ne savons ni l'un ni l'autre où nous allons, allons-y ensemble ! »

Et les voilà partis. Pipo essaie d'abord de se tenir à distance, afin de ne pas être indiscret... mais il n'y a rien à faire. Les deux chevaux veulent à toute force marcher côte à côte, épaulé contre épaulé, en se touchant du museau. Au commencement, la jeune fille blonde fait la grimace, puis, peu à peu, elle en prend son parti. Elle hausse les épaules, elle rit, elle chantonne. Puis, comme Pipo, par discrétion, garde le silence, elle lui demande brusquement :

« Au fait, qu'est-ce que vous cherchez ? »

Histoire
de la cavalière blonde

« Au fait, qu'est-ce que vous cherchez ?
demande la jeune fille.

— Je cherche mes parents, dit Pipo.

— Vous les avez quittés ? Égarés ? Perdus de
vue ?

— Ils ont... comme disparu.

— Comment cela se peut-il ?

— Oh ! C'est toute une histoire !

— Racontez-la, nous avons le temps. Ensuite,
si vous voulez, je vous dirai la mienne... »

Alors Pipo raconte, une fois de plus, toute sa vie, depuis A jusqu'à Z. Il n'omet que deux choses : son nom d'abord, et ensuite tout ce qui concerne la princesse Popi. M'entendre parler de la femme que j'aime, pense-t-il avec raison, n'intéresse pas une autre femme.

Si tôt qu'il a fini, la cavalière blonde enchaîne, d'un ton rêveur :

« Comme c'est curieux ! Votre histoire se termine comme la mienne. Moi aussi, c'est une aubergiste qui m'a envoyée à la Grande Bibliothèque. Et moi aussi, comme vous, j'en reviens bien déçue... Il est vrai que je n'ai même pas ouvert mon livre. J'ai eu peur du rat blanc... »

Pipo se met à rire, puis il demande, timidement :

« Vous cherchez vos parents, vous aussi ? »

— Oh ! non. Moi, mes parents sont morts.

— Ah ! » dit Pipo.

Puis, après un silence, il suggère à voix basse :

« Je ne peux pas vous aider ? »

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Vous en êtes sûre ?

— C'est ce que je me demande. »

Nouveau silence, un peu plus long. Puis la jeune fille hausse les épaules :

« Au fait, pourquoi vous le cachez ? Je cherche mon fiancé.

— Ah ! » dit Pipo, déçu.

Encore un long, très long silence. Puis il se force à demander :

« Vous l'avez donc perdu ? »

— Je ne l'ai jamais vu, répond la cavalière blonde.

— Ce sont donc vos parents qui vous ont fiancés ?

— Non, mes parents ne l'ont jamais connu.

— Alors, comment se fait-il qu'il est votre fiancé ? »

La jeune fille hésite, puis elle répond bravement :

« Vous allez me trouver bête... Je ne l'ai vu qu'en rêve. »

Cette fois, Pipo n'ose plus rien dire. Une question lui brûle la langue, mais il ne la pose-rait pas pour un empire. Il se sent si troublé qu'il a comme le vertige.

La jeune fille, cependant, ne s'aperçoit de

rien. Au bout d'une minute elle se met à parler, d'elle-même. À son tour elle raconte sa vie :

« Moi aussi, commence-t-elle, je suis fille de roi. Moi aussi, comme vous, j'ai le don de souhaïter, et tous mes vœux se réalisent — ou du moins ceux qui me concernent directement. Mes parents, par malheur, le savaient. Mon père voulait me faire souhaïter une chose... une chose que, moi, je ne voulais pas... »

— Quelle chose ? demande Pipo.

— Il voulait que je lui souhaïte la victoire. C'était un roi puissant et très, très agressif. Il n'attendait que mon vœu pour déclarer la guerre à tous ses voisins. Son intention était de fonder un grand Empire. Et moi, je voulais vivre en paix.

— Vous aviez raison, dit Pipo.

— Je n'en suis plus si sûre. En politique, vous savez, les bons sentiments ne comptent pas. Il vaut peut-être mieux être bon que méchant, mais le pire, c'est d'être faible. Si c'était à refaire...

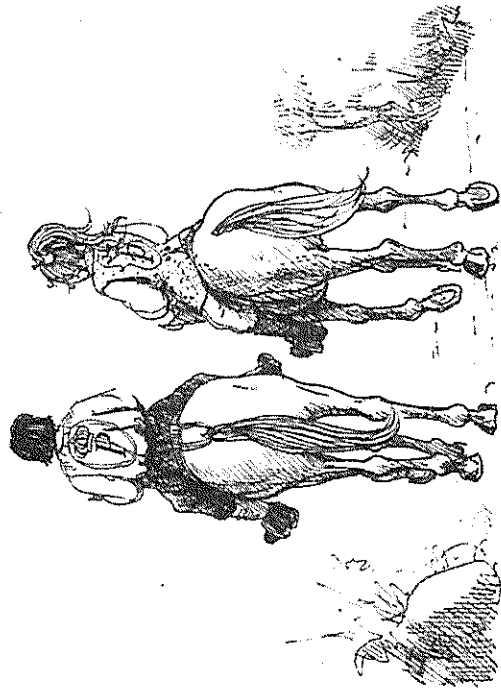
— Je crois que vous aviez raison quand même, dit Pipo en souriant.

— C'est possible. Quoi qu'il en soit, j'ai

refusé. Mon père s'est mis en colère et m'a fait enfermer dans ma chambre. Des domestiques étaient chargés de m'espionner nuit et jour, et cela devait durer jusqu'à ce que je change d'avis... mais je me suis entêtée. Et c'est alors que pour la première fois mon fiancé m'est apparu. C'était la nuit, je m'étais endormie en pleurant, sur mon lit, tout habillée... et tout à coup, il était là, comme un fantôme, comme une apparition. Je l'ai appelé, nous nous sommes dit quelques paroles, puis il a disparu... Eh bien qu'avez-vous donc ? Vous voilà tout pâle...

— Ce n'est rien, dit Pipo. Continuez, je vous prie.

— Ensuite, mon père a déclaré la guerre. Mais cette guerre, il l'a perdue. Quand j'ai appris que l'ennemi envahissait notre territoire, j'ai fait le vœu qu'il soit chassé... mais cela n'a servi à rien. Je crois qu'au bout du compte mon père se faisait bien des illusions sur mes pouvoirs... En trois semaines, le royaume était envahi, pillé, dévasté, saccagé sans pitié par des gens qui, je le sais maintenant, ne valaient pas mieux que nous... Le château de mon père a été bombardé, incendié, et toute ma famille a été



massacrée. J'étais perdue dans les couloirs pleins de fumée, je ne savais plus par où sortir lorsque mon fiancé m'est apparu pour la seconde fois. Il m'a guidée vers une issue et j'ai pu m'échapper sans que personne me voie... Mais dites-moi donc, vous n'êtes vraiment pas bien ! Voulez-vous que nous nous arrêtions ?

— Non, non ! s'écrie Pipo, surtout pas ! Finissez votre histoire ! Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Ensuite ? Eh bien, je me suis enfuie. Heu-

reusement, j'avais pu prendre avec moi quelques bijoux, que j'ai vendus pour acheter cette jument... Pendant des jours j'ai voyagé, sans savoir où j'allais. Quand je n'ai plus eu d'argent, j'ai voyagé encore... Et c'est alors qu'une aubergiste m'a recueillie, m'a fait raconter mon histoire, et m'a envoyée à la Grande Bibliothèque. Et à présent, j'en suis au même point que vous... On dirait que vous allez mieux, maintenant. »

De fait, Pipo ne tremble plus. Il n'est plus aussi pâle. Il respire largement, le cœur gonflé de joie. Il dit à la jeune fille :

« Votre aubergiste avait raison. Je m'appelle Pipo, je suis votre fiancé, et vous, vous êtes la princesse Popi. »

Cette fois, c'est la jeune fille qui est devenue pâle. Elle regarde Pipo et Pipo la regarde. Pendant un long moment, ils se dévorent des yeux...

Et c'est alors que les deux chevaux se mettent à courir.

Encore le volcan

Au petit trot, d'abord. D'un trot bien régulier, bien sec. Puis ensuite au grand trot, les pattes pilonnant la terre avec un tel ensemble qu'on dirait un seul cheval.

« Mais qu'est-ce qu'ils font ? demande la princesse Popi.

— Ma foi, répond Pipo, je n'en sais rien du tout ! »

Il n'en sait rien, c'est vrai, mais ça ne l'inquiète pas. Il suit le mouvement. Il a confiance.

La princesse, elle, cherche à retenir sa bête. Elle tire sur les rênes, se rejette en arrière... La jument grise n'en tient pas compte. Comme elle renonce, découragée, à se faire obéir, une voix se fait entendre :

« Tenez-vous par la main ! »

Cette voix, Pipo la reconnaît : c'est celle de Pipo le cheval, et c'est la troisième fois qu'il l'entend. Il crie à la princesse :

« Prenez ma main, n'ayez pas peur ! Les chevaux savent mieux que nous ! »

Après une courte hésitation, la princesse Popi se décide. Elle prend la main du prince Pipo. Presque aussitôt les chevaux se mettent à galoper, plus vite, toujours plus vite. À eux quatre ils ne font à présent qu'une bête avec huit pattes, deux bras, deux jambes et quatre têtes.

Les arbres défilent rageusement, à leur droite, à leur gauche. La voûte de feuillage fuit au-dessus d'eux. Et puis, en quelques secondes, la forêt disparaît. En face, tout proche, se dresse le volcan. Il grossit de minute en minute, il fond sur eux en bondissant...

« Non ! Non ! » crie la princesse Popi.
Mais Pipo, sans rien dire, lui serre la main

plus fort. Les deux chevaux attaquent la pente. Ils empruntent d'abord une longue route en lacet, bordée de grosses pierres. Derrière ces pierres et tout autour se tient une foule de gens, tous en habits de fête. Ils tiennent à la main des bouquets de fleurs, des petits drapeaux, ils font des gestes d'amitié, ils envoient des baisers, ils crient des mots de bienvenue.

Et puis la route se rétrécit, la pente devient plus raide. Les chevaux ralentissent quelque peu, sans quitter le galop... Enfin, dans un dernier effort, ils parviennent au bord même du cratère. Ils se dressent sur leurs pattes de derrière, ils battent l'air brûlant de leurs pattes antérieures et se laissent tomber dans le gouffre de feu.

La princesse Popi jette un long hurlement, et se jette d'elle-même dans les bras de Pipo. Ce dernier n'a pas peur. Ce n'est pas la première fois qu'il fait le saut mortel, il sait que son cheval ne le trahira pas.

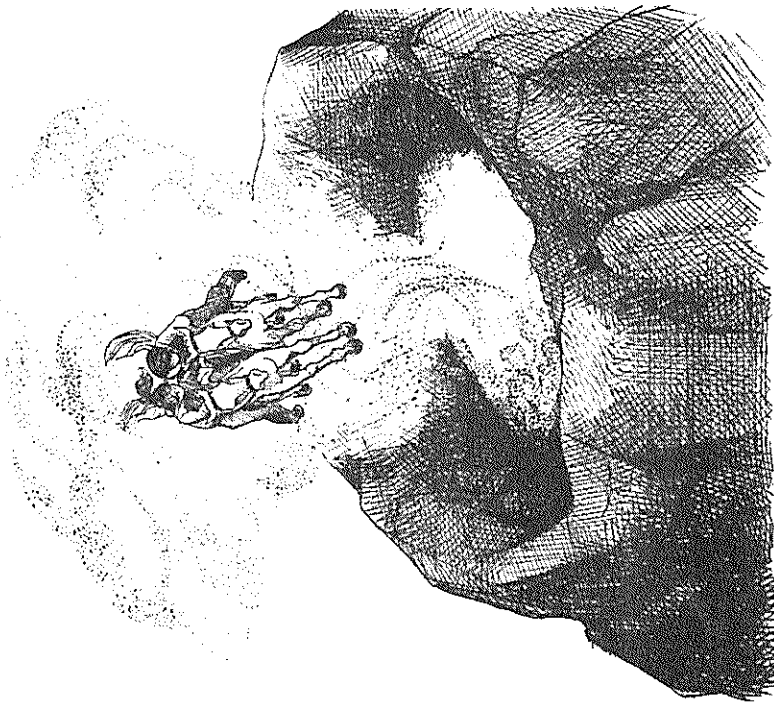
Et en effet, après avoir longuement flotté dans l'air qui tourbillonne, au milieu des flammèches et de la fumée qui roule, tous les quatre retombent en douceur, glissent au ralenti au

pleine campagne. Il n'y a plus de volcan et le soleil se couche.

« Où sommes-nous ? » demande la princesse Popi.

Et le prince Pipo lui répond :

« Nous sommes arrivés. Je reconnais mon pays. »



milieu d'un ciel tiède et se posent enfin, mollement, doucement, sur un lit d'herbe fraîche où ils restent couchés, les yeux clos, pendant toute une éternité de bonheur.

Quand ils rouvrent enfin les yeux, ils sont en

Le roi Pipo

Et c'est bien vrai, mes chers amis. Pipo a retrouvé le pays de son père, la campagne fertile, les champs gras et heureux, tels qu'ils étaient au commencement de cette histoire, avant le premier saut par-dessus le volcan.

« Vous êtes sûr de ce que vous dites ? demande la princesse.

— J'en suis certain, dit-il. Laissez-moi vous conduire et, cette nuit même, je vous présenterai au roi mon père ainsi qu'à la reine ma mère. »

Alors la princesse Popi se tourne vers le prince Pipo et, de bon gré cette fois, elle lui tend la main.

Ils remontent en selle et pressent leurs chevaux. Voici déjà, au loin, les lumières du château. Ça et là, sur la route, il y a des groupes de gens, tous en habits de fête. Ils sautent de joie, ils applaudissent, ils crient sur leur passage :

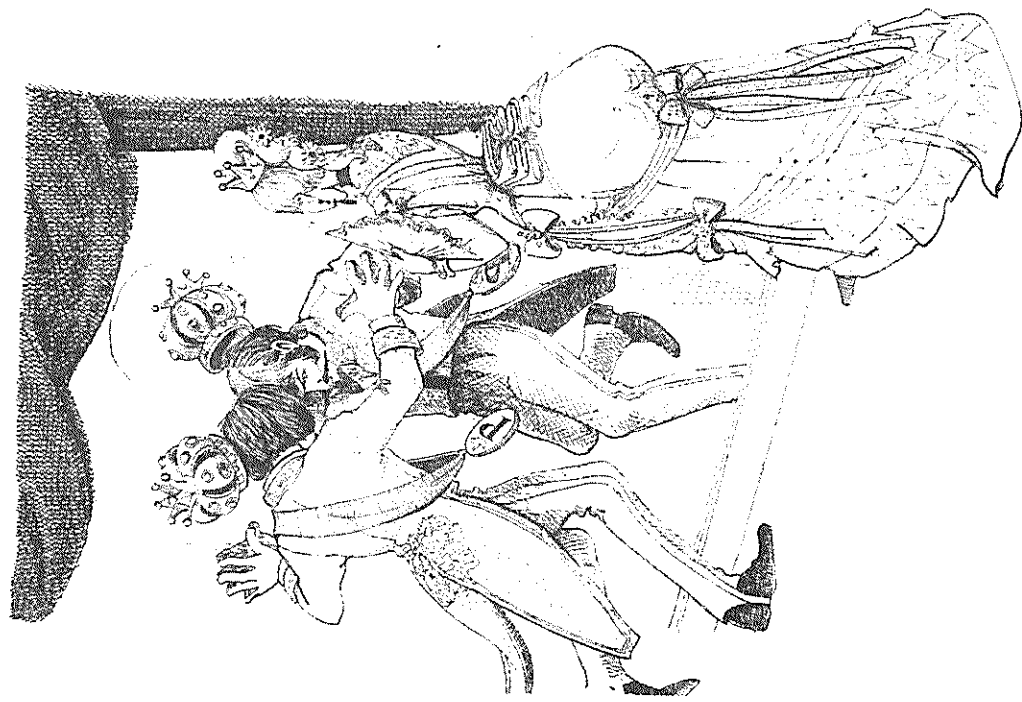
« Vive le roi Pipo ! Vive la reine Popi ! »

À la grille du parc, une foule les attend, éclairée par des torches, des lampions, des ampoules électriques. Tout ce monde-là aide Pipo et la princesse à descendre de cheval, puis les escorte jusqu'au château qui brille de toutes ses fenêtres.

Une fois entré, Pipo regarde autour de lui. Il reconnaît chaque chose, chaque visage lui sourit. Et cependant il y a partout comme un changement subtil : les objets sont plus petits que dans son souvenir, les visages sont plus vieux. Tous le regardent, les yeux brillants, et font silence, comme s'ils attendaient ses premières paroles.

« Où sont mes parents ? » demande Pipo.

À peine a-t-il dit cela qu'on le prend par le



bras, on le conduit, par l'escalier, dans la chambre de son père. Mais cette chambre est vide.

« Où est mon père ? Où est ma mère ? »

Personne ne lui répond. On le déshabille, on le baigne, on le frictionne, on lui met pour finir de beaux habits tout neufs. Tout en se laissant faire, il insiste encore :

« Mais ce n'est pas cela que je veux ! Je veux voir mes parents ! »

Toujours pas de réponse. Une fois rhabillé, on le fait redescendre et on le reconduit dans la salle des fêtes. Il y retrouve la princesse Popi, elle aussi en costume de cour. On les conduit tous deux devant un grand rideau. Une fois là, ils s'arrêtent, le silence se refait. Un valet de pied s'avance, soulève la lourde étoffe, tire dessus un grand coup... Les anneaux de bois glissent sur la tringle, l'autre moitié de la salle se découvre, et Pipo jette un cri joyeux : à quelques pas de lui, il voit son père, sa mère ! Le plus cher de ses vœux se réalise enfin.

Il court vers eux. Le roi son père, lui aussi, accourt à sa rencontre. Pipo se jette dans ses bras... et se cogne la tête, avec bruit, sur une sur-

face raide et froide. Il tâte, des deux mains... Le vieux roi, devant lui, imite tous ses gestes, avec sur son visage une expression navrée, douloureuse, incroyable... Pipo comprend enfin qu'il est devant un miroir. Pris de faiblesse, il tombe à genoux, balance la tête de droite et de gauche, gémit, la bouche ouverte, et se laisse aller...

Il se retrouve couché, sur une plage de sable, au bord d'une mer de rêve. Une vieille femme est debout devant lui. Il la reconnaît tout de suite : c'est la sorcière, sa fausse mère, celle-là même qu'il a coupée en deux cent cinquante-six... Mais c'est aussi la bonne hôtesse, la patronne de l'Auberge des Enfants perdus... et c'est encore la concierge de la Grande Bibliothèque. Quand elle le voit ouvrir les yeux, elle lui demande en souriant :

« Alors, Ta Majesté, as-tu fait bon voyage ? »

— C'est vous ? demande Pipo. Mais qui êtes-vous donc ? Et où sommes-nous ?

— Tu es ici dans le Pays-où-l'on-ne-va-qu'endormant, et je suis la Grande Sorcière du Bord de l'Eau. C'est moi qui t'ai donné à ton père, avant que tu viennes au monde, et si tu veux un fils, c'est moi qui te le donnerai. Veux-tu un fils ?

— Je veux mes parents », répond Pipo.

La vieille hoche la tête :

« Tu ne les verras plus, dit-elle. Je te l'ai déjà dit, c'est un vœu impossible. Si puissant que tu sois, tu ne rappelleras pas le temps passé, et tu n'empêcheras pas le présent de s'enfuir. Pourtant, à t'obstiner, tu as gagné ceci : tu es devenu toi-même le roi ton père, et tu as trouvé celle qui sera la reine ta mère. Vous allez vous marier tout à l'heure, et vous serez pour votre peuple ce que furent tes parents. C'est pour cela que vous êtes au monde. Souhaite seulement que vous en soyez dignes.

— Mais... », dit Pipo.

À l'instant même où il dit : *mais...*, voilà qu'il se réveille, assis dans un fauteuil, parmi les courtoisants, cependant que Popi lui passe sous le nez un flacon qui sent fort.

Et le soir même, Popi et lui s'épousent. La cérémonie faite, ils s'en vont se coucher pendant que, sous leurs fenêtres, les réjouissances continuent jusqu'au petit matin.

Suite et recommencement

Ainsi finit l'histoire de Pipo.

Ou plutôt non : ainsi finit l'histoire du prince Pipo. L'histoire du roi Pipo, elle, ne fait que commencer.

Mais cette histoire-là, je ne vous la raconte pas. Elle n'est pas de votre âge, d'abord, et puis elle est beaucoup trop longue pour tenir dans ce livre.

Sachez seulement que le roi Pipo fut un très, très bon roi ; que la reine Popi fut une très, très

bonne reine, et qu'ils régnèrent très, très longtemps sur le plus gentil peuple du monde.

Sachez aussi qu'ils eurent un fils. L'histoire de ce fils, si vous voulez la connaître, rien n'est plus facile : il vous suffit de rouvrir ce livre à la première page et de relire, d'un bout à l'autre, l'histoire du prince Pipo, car c'est à peu de chose près l'histoire de tous les fils de rois.